

Parlez-vous le jeune ?

LINGUISTIQUE Partager des expressions pour se distinguer comme groupe

- Dans le langage des jeunes, de nouveaux mots apparaissent tandis que des plus anciens refont surface ou voyagent.
- Pour les linguistes, ce vivier très vivace est précieux. Mais des traducteurs sont parfois nécessaires.

A skip, c'était malaisant, la soirée d'hier ? - Ouais, j'avoue, j'avais le seum. On a badé alors qu'on voulait juste être chill. » Vous avez besoin d'un traducteur pour comprendre le langage des jeunes ? Voici les sous-titres : « askip », à ce qu'il paraît, « malaisant », c'est tout ce qui provoque le malaise, « avoir le seum », le cafard, le blues, c'est-à-dire « bader », déprimer, tandis que « chill » is the new cool. Oubliez le mot « cool », au fait, ça ne l'est plus du tout, c'est même devenu ringard.

Comme le rappelle avec malice notre chroniqueur Michel Francard, professeur émérite de linguistique à l'UCL, « à un certain moment, on cesse d'être et certains mots ne sont pas repris par la génération qui suit ». Mais alors quelle est la durée de vie du lexique des jeunes ? « C'est très variable, poursuit le spécialiste,

disons maximum une génération – qui va continuer d'utiliser certains mots entre pairs (par exemple "candi" ou "licence" pour les étudiants d'avant Bologne). Mais parfois c'est beaucoup plus court. Il y a des mots qui s'estompent très vite du vocabulaire, à peine apparus que déjà démodés, comme "swag" par exemple ou "bloss" qui a fait son entrée dans le Larousse alors qu'il était déjà en perte de vitesse. Ce sont parfois des mots associés à une personnalité. Si elle disparaît des radars, eux aussi. »

S'il rappelle que ce parler jeune est une construction complexe et mouvante, qui dépend aussi de frontières géographiques et socio-culturelles, différant parfois même du genre des locuteurs, Michel Francard reconnaît l'existence d'un vivier commun perçu par les linguistes comme un moteur d'innovation lexicale. Mais aussi vécu, par ses usagers, comme le signe d'appartenance à un groupe : « Toute langue est vecteur d'identité. En permettant l'affiliation à un groupe de pairs,

elle oblige dans le même temps la désaffiliation à un autre groupe qui peut être perçu comme véhiculant des valeurs opposées (selon les situations, ça peut être les bons élèves, les gosses des beaux quartiers) ou comme la norme (les parents, les professeurs...) »

Au demeurant, si ce sabir adolescent paraît abscons à celui qui ne le pratique pas, il n'est pas totalement dénué de tout ancrage linguistique. « Il faut rappeler que le "parler jeune" n'est pas une langue en soi. Ses créations sont intégrées dans une langue existante. Le jeune ne peut se contenter des seules pratiques qui lui sont propres : il doit parfois adopter d'autres pratiques plus répandues, ne serait-ce que pour réussir à l'école, ou pour trouver un emploi. Comme l'argot, le "parler jeune" est un lieu d'innovation linguistique qui s'inscrit dans un rapport de force entre le groupe référent et d'autres instances de socialisation », analyse Michel Francard.

Nouvelle vie pour certains

Il est intéressant de noter, à ce sujet, que des mots d'argot, d'arabe, de langues africaines ou même de vieux français sont adoptés par les jeunes, rappeurs

en tête. C'est ainsi par exemple que « daron », « ambiancer », « grailler » s'offrent une nouvelle vie.

Pour Bernard Lamizet, professeur de sciences de l'information et de la communication à l'Institut d'études politiques de Lyon et auteur de l'article *Ya-t-il un parler jeune ?*, « trois éléments d'appartenance peuvent jouer sur les néologismes : la migration, quand les nouveaux venus ap-

portent leur propre vocabulaire, l'évolution des identités culturelles et l'évolution des pratiques sociales ».

C'est dans cette perspective que s'explique le succès de ce qu'on appelle communément le langage SMS, soit tout ce qui est lié à internet et aux réseaux sociaux (en ce compris les memes, lire ci-contre). Et là, en gros, plus c'est court, mieux c'est : que ce soit des expressions ramassées du français (« tkt » : t'inquiète, « jpp » : j'en peux plus, « oklm » : au calme, « stv » : si tu veux, etc.) ou de l'anglais (« GLHF » pour « good luck have fun »), du langage de chat (« re ») ou des émojis traduits comme XD. Askip. ■

ANNE-SOPHIE LEURQUIN
ANTOINE DANHIER (st.)

INTERNET

L'éternel retour du même

« Eh, je ne suis pas venue ici pour souffrir, OK ? » Cette phrase devenue culte chez les jeunes a été prononcée avec dégoût par une certaine Meryem lors de l'émission française *C'est mon choix*.

Tout aussi connu, le fameux

« Ah » stupéfait, que le présentateur Denis Brogniart a malencontreusement laissé échapper lors de l'émission *Koh-Lanta*.

Leur point commun : aucun des deux n'était destiné à faire date, mais isolés, détournés, répétés et partagés sans fin sur internet, ils ont rejoint le vocabulaire commun des jeunes et font partie intégrante de leur

culture. Ce sont les exemples-typés de ce qu'on appelle un meme.

Un peu en marge des innovations lexicales des jeunes, le phénomène se distingue par son importance et son succès croissants. Intrinsèquement lié à internet, il est à l'origine plutôt associé à la communauté geek, mais il a largement débordé ce cadre restreint. Un meme est le

détournement humoristique d'un contenu quelconque (vidéo, son, image, citation) devenu viral, soit reproduit tel quel, soit modifié. Il n'est pas toujours possible de remonter à sa source avec certitude. Il peut être partagé au sein de la communauté jeune tout entière ou bien dans un groupe plus restreint.

ANTOINE DANHIER (ST.)